

un bréviaire

Je ne serais pas étonnée que le récent volume publié par Les Editions des Femmes — et dont il semble, à voir le peu d'échos reçus, que le mode d'emploi manque cruellement — pas étonnée donc que **L'Encontre**, l'heure venue, fasse retour, connaisse peut-être même ce type de succès qui précipite une génération de lecteurs dans la fréquentation de certains petits livres qui leur sont un manifeste, un bréviaire.

Livre âpre et cocasse, malaisé à manipuler comme sont ces minces volumes, aussitôt dits indigestes, qui mettent à mal les viscères de ceux qui font métier de lire et ont perdu leurs yeux. Accordons à ces lecteurs encombrés que leur estomac ici fait bien de les avertir. **L'Encontre** n'est certes pas aisément comestible. Même il ne l'est jamais. Est-ce parabole, allégorie, antienne, récitatif ? L'auteur nous prévient : fable autobiographique. Plus exactement une suite d'apologues

emboîtés les uns dans les autres, sorte — sur le mode souvent parodique — de « moralité », viatique à l'adresse des femmes en travail, en douleur, dans leur effort de naissance à elles-mêmes, de conjuration contre les vertiges de mort tournoyant à leur horizon. Que les détails biographiques aient part à la violence poignante de ce constat n'est pas tant l'affaire, du moins donnent-ils force de cri au projet didactique.

Bilingue, Michèle Causse a travaillé pendant dix ans à Rome comme rédactrice de revue dans un organisme de lutte contre l'analphabétisme et comme assistante à l'université de Rome (chaire d'éducation des adultes). Elle sait combien les mots sont plus précis de sens que notre paresse veut le savoir et, dans sa volonté acharnée d'efficacité, les fait parler clair, à la lettre, allant, faute du mot qui convienne, jusqu'à inventer d'inénarrables mots-valises. Livre co-

casé, oui, à l'humour bizarre. Qu'est-ce en effet que cette histoire de femmes entre elles, racontée aux femmes par une femme, et qui se borne à décrire les acrobaties d'une terrifiante et pitoyable population de gnomes accrochés aux barreaux d'échelles qui toutes débouchent sur un « non-lieu » ? A leurs pieds, « improtéenne masse accroupie végétante sidérante », un « tas tropique », « matière tremblotante, flottante, autour d'un noyau qui couve la fission », « tas mimétique », en quête d'identité mais refusant la montée et qui, « dans son état de clandestin nécessaire et impuissant », se fait le greffier d'autant d'ascensions.

La parabole est limpide au point d'en paraître naïve. Qu'on y aille voir plutôt. L'écriture, appliquée, parodique, désolée, supplicée, restitue une passion élémentaire, quasi mystique. Livre qui parle nu et ne parlera sans doute qu'à ceux qui vont nus, sans

identité ni amour reçu. Expérience à ce point radicale que je ne vois aujourd'hui, en ce monde de nantis où la symbolisation va si bon train, que des femmes pour en demeurer de la sorte perdues, percluses, mal nommées, ignorées.

Quel malheur en effet plus insondable, plus ancien, que le malheur qui n'émeut personne, vécu sans témoin, sans quinconque pour le dire, de cet amas gélatineux, foetal, à l'odeur de remugle, pas même une concrétion, à peine différencié de la glèbe où, tentant sa difficile parturition, il remue son œil cyclopéen, tout ouïe au dire de l'autre et, dans sa malédiction, contraint à n'être plus que, du mal de l'autre, la diction ? L'autre est sur l'échelle et, rivé à son « juchoir », ce nouveau Minotaure s'échine de mille façons contrefaites. A, Ara, Anubis, Argo, Aventurière, Atlas tour à tour, et toujours, en chacun de ses avatars, « ayant abandonné la non

viable loi de l'Encontre », passion que seuls connaissent les corps purs, ceux qui vont à l'encontre — les autres corps, grimpeurs, se distribuant en pédonculaires, rebelles, vaincus, mutants, les deux catégories premières étant les P.A.S. et les P.A.I. (dotés respectivement de protubérances supérieures ou de protubérances inférieures). Les péripéties scaliformes que connaissent ces corps, le tas (l'auteur) les enregistre comme autant de « cataclysmes à la hauteur

de ses foudroiements internes ». Condition nécessaire à ses épiphanies ? Désireux, « toute honte imbuë », que « multiple, anarchique, sa chair cesse de braire, rentre dans l'ordre, prise dans les rets, l'attrait d'une définition », le tas « mégalthique ubuesque », lui aussi, va tâter de l'échelle. Las !. Le voici devenu « corps cloué décloué pleurant un sang qui se fige en or sonnante et trébuchant », saisi d'un « silence d'ammonite », et

travaillant sa chute, « seule garante d'une horizontalité sans fin », cependant que la douleur « reflue vers ses habitacles profonds lesquels sont partout mais jamais assez enfouis pour que le corps n'en porte à la surface les traces catalogables. »

Une relation aussi éprouvante, disant la dislocation, le démembrément atroce de tels corps « sinistrés, morcelés, tronçonnés », sans doute devait-elle s'aider d'une écriture, au contraire, solidement articulée, rugueuse, dé-

monstrative. On regrettera malgré tout qu'à pareille volonté-limite de non-pouvoir (annonçant « cette espèce nouvelle qui, jetant les bases de son avenir messianique, ignore l'échelle et préfère la position du lotus »), il faille tant de ces états, pivots et autres artifices, seuls propres encore à la faire mieux entendre. Tel quel pourtant, ce livre, parole d'avertissement, de difficile espoir, rassemblera les siens. Il était nécessaire.

Maryvonne Lapouge